

—Pauline est un cœur d'or.

—Soit, mais en t'épousant, elle songera quelque peu au prince Arochènes, ce Russe-Allemand qui avait trente-deux millions de terres et de paysans, et qu'elle a refusé, il y a six mois.

Ces derniers mots tombèrent sur le cœur du baron comme un flot de lave enflammée.

—Tais-toi, dit-il, tais-toi. Dussé-je renoncer à Pauline, je rendrai... Adieu...

Et Paul Morgan sortit précipitamment.

Une nouvelle émotion l'attendait chez lui, sous la forme d'une lettre portant le timbre de Londres.

Ce fut avec un horrible serrement de cœur qu'il l'ouvrit ; on aurait dit qu'à travers l'enveloppe il en avait deviné le contenu.

Cette lettre était de M. de Valserrès.

« Monsieur le baron,

Si vous vous étiez présenté un mois plus tôt, vous seriez heureux et ma fille aussi. La destinée ne l'a pas voulu. Je suis ruiné ; peut-être même, si je ne trouve à vendre dans les quarante-huit heures les terrains que j'ai au Trocadéro et l'hôtel que nous habitons aux Champs-Élysées, serai-je obligé de suspendre mes paiements.

Vous ne pouvez pas courir le risque d'épouser la fille d'un failli, et je vous rends votre parole.

Croyez à tous mes regrets.

Votre désolé, mais résigné,
VALSERRES. »

Paul tomba à la renverse, et le vieil Antoine, en accourant, le trouva évanoui.

XV

Il était dit que M. Léon de Courtenay, même sans le vouloir, se trouverait mêlé perpétuellement à l'existence du baron Paul Morgan.

Quand ce dernier fut sorti précipitamment de chez lui, le viveur se dit :

—Je ne voudrais pas jouer le rôle de l'esprit tentateur ; mais je suis de mon siècle, et je n'aime pas ma génération.

Rendre quelque chose, c'est bien ; mais rendre tout, c'est absurde.

C'est pour cela que je m'acharne après mon malheureux ami, car sans moi, il fera sottise sur sottise.

Au reste, continua M. de Courtenay tout en ajustant son nœud de cravate devant une glace ; au reste, je crois que je gagne du terrain ; à la façon dont il est sorti tout à l'heure, je suis bien sûr qu'il va commencer à réfléchir.

M. de Courtenay jeta ensuite un coup d'œil sur la pendule de son cabinet de toilette.

—Cinq heures, se dit-il, je ne dîne qu'à sept, et chez Arthur, tout en haut des Champs-Élysées. Que faire de ces deux heures ?

Je ne veux pas aller au club, où je me laisserais mettre à une table d'écarté. Les parties de l'absinthe en cinq points et cinq mille francs ne me plaisent guère...

Tiens, si je commençais mon rôle de philanthrope ?...

Et M. de Courtenay songea à la jeune fille poitrinaire que lui avait recommandée le baron.

Il mit une vingtaine de louis dans sa poche et sonna.

—Jean, dit-il à son valet de chambre, dis au cocher d'atteler *Souveraine* au coupé ; elle est beaucoup plus vive que *Ramboche*, et je veux faire beaucoup de chemin en peu de temps.

En effet, *Souveraine* était une trotteuse russe qui avait battu tous les chevaux irlandais et français, sur tous les hipodromes de courses attolées.

Du boulevard Maiesherbes à Auteuil, M. de Courtenay avait calculé qu'il ne lui faudrait pas plus de douze à quatorze minutes, par la rue de Moray et le Trocadéro.

Ce chemin qui est évidemment le plus court, est cependant le moins fréquenté ; les cochers de fiacre prennent les quais, les voitures de maître vont chercher l'ancienne avenue de

Saint-Cloud ; personne ne songe à traverser Passy, si ce n'est les gens qui ont une longue pratique de ces différentes voies.

Aussi, entre les Champs-Élysées et le Trocadéro, la rue de Moray est à peu près sans voitures, comme elle est à peu près sans maisons.

Ce qui fait qu'involontairement, si une voiture en dépasse une autre, il y a un regard de curiosité échangé, soit entre les cochers et plus encore peut-être entre les hôtes des deux voitures.

Souveraine, qui courait à se flanquer des coups de genou dans les naseaux, eut bientôt dépassé un modeste fiacre à deux biques bretonnes qui montait au pas, conduit par un de ces cochers endormis, paresseux et grossiers, qui ne sont pas le plus joli souvenir de l'Exposition.

Comme un cheval ardent passait auprès de lui, l'automédon crasseux ne pouvait manquer de faire claquer son fouet à tour de bras.

C'est si agréable d'embêter un bourgeois, et si, d'aventure, son cheval s'emporte et brise la voiture contre une borne ou un bec de gaz, franchement c'est une petite satisfaction qu'on aurait tort de se refuser.

En entendant le fouet, *Souveraine* précipita sa course.

M. de Courtenay eut un mouvement de colère ; il mit la tête à la portière pour regarder l'insolent, et machinalement son regard pénétra à l'intérieur du fiacre.

O surprise ! un homme que M. de Courtenay connaissait beaucoup et dont il avait parlé cinquante fois par jour depuis une semaine, un collègue du club, un ami du turf, M. de Valserrès, en un mot, était dans cette humble voiture.

M. de Valserrès, le père de Pauline, celui qu'à cette heure même le baron Paul Morgan s'appropriait à aller chercher à Londres.

M. de Courtenay tira violemment le cordon de soie bleue qui correspondait au petit doigt de son cocher.

Celui-ci maîtrisa son cheval et s'arrêta.

Le fiacre continuait à monter, et l'automédon à faire claquer son fouet sur les côtes saillantes de ses deux pauvres petites rosses.

Alors M. de Courtenay descendit et alla à la rencontre du fiacre.

Le cocher s'appropriait à l'insulter, quand il s'aperçut que M. de Courtenay en avait à son voyageur, et il rentra ses injures dans sa gorge.

M. de Courtenay ouvrit la porte du fiacre, et M. de Valserrès fit alors un mouvement de surprise et parut sortir d'une préoccupation profonde.

—Cher ami, dit le jeune homme, vous êtes donc de retour de Londres ?

A ces mots, M. de Valserrès tressaillit.

—Vous savez que je suis allé à Londres ? dit-il.

—Parbleu, dit Léon de Courtenay, la preuve en est que j'ai quitté il y a une heure votre gendre futur, qui doit prendre le train de sept heures pour aller vous y chercher. Votre fille est dans une inquiétude mortelle ; enfin, mon cher bon, je suis au courant de tout, et vous me le pardonnerez quand vous saurez que je suis le meilleur ami du baron.

M. Léon de Courtenay avait prononcé tout cela avec une volubilité telle que M. de Valserrès n'aurait pu lui répondre s'il l'eût voulu.

Mais le banquier n'y songea même pas.

Et M. de Courtenay put remarquer alors que les traits de M. de Valserrès étaient profondément altérés, que ses cheveux avaient grisonné et qu'il ressemblait à un vieillard.

—Ah ! vous savez tout cela ? dit-il en attachant sur M. de Courtenay un œil atone.

—Je vais à Auteuil, moi aussi, dit le jeune homme ; renvoyez votre fiacre, je vais vous mettre chez vous, et vous embrasserez votre fille un quart-d'heure plus tôt.

En même temps il le prit par le bras et le fit sortir du véhicule.

M. de Valserrès paraissait n'avoir qu'une volonté relative.